

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 13

Artikel: Les violettes
Autor: Normand, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Oui, oui, tout ça est bon à dire, à votre âge, quand on n'y a pas encore été pris... De douces caresses !... Qu'en dis-tu, Favey ?... Sans doute qu'on nous en a fait des caresses, monsieur le régent; mais il y a déjà rudement long-temps. A présent, allez-y voir; la moindre tracasserie, nom de sort ! Mais au lieu de parler de ça, allons voir vite piquer quelque chose là tout près *Sous la Forge*, chez monsieur Girardet, c'est un bon petit coin. Les gens de par chez nous viennent toujours là quand ils veulent boire une bonne goutte.

— Eh bien, j'accepte exceptionnellement et pour ne pas me séparer de vous, dit l'instituteur. Je prendrai la moindre des choses, très peu, très peu !

— Mossieu Girardet est-il là ? demande Grognuz en entrant *Sous la Forge*.

— Non, monsieur, répond le garçon, il est allé accompagner un ami à l'exposition.

— C'est dommage, je voulais lui dire un p'tit bonjour... Ça fait rien, on le verra bien par là-bas, nous y allons ; mais donnez-nous voir quelques tranches de bon saucisson de Boulogne, ça va bien le matin ; et pi vous mettrez à côté un litre de votre meilleur 93.. Assseyez vous, monsieur le régent... Eh ! quelle belle journée, dites-moi, que de foin y vont mettre au sec ce tantôt par chez nous... Ah ! voici la mangeaille. Il a pardine bien bonne façon ce Boulogne.

— Garçon, fit l'instituteur, soyez assez aimable pour m'apporter un brin de moutarde, c'est un condiment qui va fort bien avec le Bologne.

— A votre service, monsieur le régent... Voilà.

— Mille remerciements, mon ami. Mais permettez-moi de vous demander comment vous me connaissez et comment vous savez que je suis instituteur ?

— Eh bien, j'sais pas, m'sieu, je l'ai comme ça supposé...

Et Grognuz interrompant :

— Garçon, savez-vous s'il y a beaucoup de monde à l'exposition aujourd'hui ?

— Il paraît que c'est tout plein, m'sieu. On vient de me dire qu'il y a quatre grandes écoles et qu'on ne peut pas s'y tourner.

— Tu entends, Favey, il y a quatre-vingt écoles à l'exposition aujourd'hui.

— Tais-toi ! Eh bien, il y fera beau ! Faut-il être bête d'amener ces gamins par là ; que voulez-vous qu'ils y comprennent. Et pi ça va fourrager partout, ça vous marche sur les pieds, ça se trivougne... Je sais pas pourquoi on a ça inventé.

— Bah ! on s'en tirera bien, beau-frère, ai pas peur... Eh bien, mossieu le régent, ce petit repoussegnon m'a fait bien plaisir. Ce vin est une fine goutte, qu'en dites-vous ?

— Excellent. J'en ai beaucoup plus bu que d'habitude. Il est vrai que je le supporte mieux qu'autrefois. Il y a quelques années, il eût suffi que j'en busse un demi-verre à cet heure-ci pour gâter tout le travail intellectuel du reste de la journée.

— Oh ! bien, vous n'aurez pas de travail intellectuel aujourd'hui, dit Favey. Nous allons tout simplement nous promener par cette exposition.

— Mais, mon cher, y pensez-vous ? Il faut au contraire que j'y vole toute mon attention, afin qu'à mon retour, je sois pour mes élèves le reflet vivant de ce que j'aurai vu et médité ; il faut que je le leur inculque avec logique, avec clarté, si je veux qu'ils en tirent quelque profit.

— Ah ! oui, parce que vous ne pensez pas amener vos gosses à Yverdon ?

— Non, non, certainement pas.

— Vous avez raison, laissez-moi cette marmaillie où elle est.

— Eh bien, dit Grognuz en vidant son deuxième verre, allons voir prendre nos billets.

(A suivre.)

Comme la neige, la pluie, le ciel gris et les chemins boueux, nous font soupirer après la venue si tardive de la belle saison ! Au bord des tertres cependant, quelques pâles primevères nous disent d'espérer et que les beaux temps approchent.

Mais la violette, cette fleur aimée, qui bleuit et parfume les gazons, qui sourit si gracieusement aux promeneurs, n'est pas encore là... En attendant qu'elle ait pris son essor au soleil d'avril, lisons les vers délicieux qu'elle a inspirés à M. Jacques Normand :

Les violettes.

Quoi ! c'est vous qui me demandez Pourquoi j'aime les violettes Plus que roses et pâquerettes ? Quoi ! c'est vous qui le demandez ? Qu'à l'oubli vite vous cédez, Et l'inconstante que vous faites !... Quoi ! c'est vous qui me demandez Pourquoi j'aime les violettes ?

Six mois ! est-ce donc bien longtemps Pour qu'un moment heureux s'oublie Et ne marque plus dans la vie ? Six mois ! est-ce donc bien longtemps ? Les douces larmes du printemps, Faut-il que l'hiver les essuie ? Six mois ! est-ce donc bien longtemps Pour qu'un moment heureux s'oublie ?

Puisqu'il faut vous le rappeler, C'était au bord de la rivière : L'eau coulait, murmure et claire, Puisqu'il faut vous le rappeler. L'hirondelle y venait voler Et mouiller son aile légère.. Puisqu'il faut vous le rappeler, C'était au bord de la rivière.

La nuit allait bientôt venir
Quand du château nous approchâmes ;
Quand tous deux nous nous arrêtâmes,
La nuit allait bientôt venir.
Comment pourrai-je définir
L'émoi qui gagnait nos deux âmes ?...
La nuit allait bientôt venir
Quand du château nous approchâmes.

J'aperçus alors à vos pieds,
De votre bouquet détachées,
Quelques violettes séchées ;
Je les vis alors à vos pieds.
Puis, sans que vous m'aperceviez,
Dans mon sein, je les ai cachées...
Dès que je les vis à vos pieds,
De votre bouquet détachées.

Ma bouche ne vous disait rien,
Mais mon cœur chantait : « J'aime ! j'aime ! »
Dans mon émoi, sans doute extrême,
Ma bouche ne vous disait rien.
Et cependant, je le crois bien,
Vous me comprîtes tout de même...
Ma bouche ne vous disait rien,
Mais mon cœur chantait : « J'aime ! j'aime ! »

A cette chanson de mon cœur
Je vous vis doucement sourire,
Comme si vous veniez de lire
La tendre chanson de mon cœur.
Minute exquise d'un bonheur
Plus grand que je ne puis le dire !...
A cette chanson de mon cœur
Je vous vis doucement sourire.

Puis, tout-à-coup, sévèrement :
« Eh bien ! monsieur ! ces violettes ?...
Rendez les larcins que vous faites ! »
Me dites-vous sévèrement...
« Moi ? — Je vous ai vu ! — Moi ?... vraiment ?
Oh ! je rougis jusqu'aux pommettes
Quand vous dites sévèrement :
« Eh bien ! monsieur ! ces violettes ? »

Il fallait rendre mon trésor ;
Vous me parliez en souveraine ;
Vous preniez vos grands airs de reine...
Il fallait rendre mon trésor.
L'embrassant une fois encor,
Je vous le tendis avec peine...
Il fallait rendre mon trésor,
Vous me parliez en souveraine !

Vos doigts s'approchèrent des miens :
Votre main effleura la mienne...
— Autant du moins qu'il m'en souvienne :
Vos doigts s'approchèrent des miens...
Soudain — adorables liens ! —
D'eux-mêmes, sans que je les tienne,
Vos doigts s'entrelacent aux miens ;
Votre main reste dans la mienne !

Sans un seul mot, sans un aveu,
Dans ces expansions bénies,
Nos deux âmes s'étaient unies
Sans un seul mot, sans un aveu.
Au couchant, le soleil en feu
Avait des splendeurs infinies...
Sans un seul mot, sans un aveu,
Nos deux âmes s'étaient unies.

Non ! vous n'avez point oublié
Ce moment si doux et si tendre !
Vous avez beau vous en défendre...
Vous ne l'avez point oublié !
De ce jour, mon cœur s'est lié
A ne plus pouvoir se reprendre...
Non ! vous n'avez point oublié
Ce moment si doux et si tendre !

Et quand vous demandez pourquoi,
Pourquoi j'aime la violette,
Ce sont des façons de coquette,
Car vous le savez bien, pourquoi !...
Vous vouliez entendre de moi
Notre amoureuse historiette...
C'est fait !... et vous savez pourquoi,
Pourquoi j'aime la violette !

Jacques NORMAND.

Colomb sur les côtes d'Amérique.

Un de nos journaux — la *Feuille d'Avis*, croyons-nous — rappelait dernièrement que depuis fort longtemps on avait la preuve que les Normands découvrirent l'Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb. A ce propos, une charmante boutade sur Christophe Colomb, abordant le nouveau continent, nous est revenue en mémoire. A-t-elle déjà paru dans le *Conteur*?... Si oui, il y a fort longtemps déjà, et d'ailleurs elle est assez amusante pour être répétée. La voici :

Un jour le roi d'Espagne dit à Colomb :

— Saurais-tu découvrir l'Amérique ?
— Oui, dit Colomb, si tu me donnes un vaisseau.

Il eut son vaisseau et fit voile du côté où il pensait que se trouvait l'Amérique. Ses matelots commençaient à se plaindre, déclarant qu'ils ne croyaient pas à l'existence de cette Amérique dont on leur faisait entrevoir la découverte. Mais après de longs jours, la vigie vint dire au maître :

— Colomb, je vois la terre !
— C'est l'Amérique ! s'écria Colomb.

En approchant davantage, il vit le pays couvert d'hommes noirs. Colomb leur crie :

— Est-ce ici l'Amérique ?
— Oui, répondent-ils.

Alors Colomb leur demanda :

— Je suppose que vous êtes des nègres ?

— En effet.
Puis le chef de ceux-ci d'ajouter :
— Je suppose que tu es Christophe Colomb ?

— Juste ! Tu l'as deviné.
Alors, le chef des noirs se tournant vers les siens :
— Mes amis, il n'y a pas à tortiller, nous sommes découverts !

Soirée saucisse.

Voici l'amusante circulaire par laquelle la Section Bourgeoise de gymnastique, convie ses membres à la Soirée saucisse annuelle, qui aura lieu ce soir à 8 heures à l'*Hôtel des Trois-Suisses*. Nous croyons reconnaître dans cette jolie page de patois la plume spirituelle de notre collaborateur M. C. Dénéréaz. — La circulaire est ornée de vignettes allégoriques très réussies, entre autres une

pyramide exécutée par de petits compagnons de St-Antoine, fort gracieusement groupés.

Lozena, le 20 dè Mâ 1895.

A ti cllião dè la Bordzâize, dzeins à carcasse solida et dè boun'appétit,

Amis et compagnons, atsi-vo !

« On ein est ào bin on ein n'est pas »!

S'on ein est, s'agit pas dè cein, ne faut pas renasquà quand on est comandâ et que faut étrè quie ; et se noutron drapau sè dézeinvortollîè et s'embriyè po Paris, po lo Tessin, po Malapalud ào po lè Râpès, faut traci après et cabriolâ ein coucheince po férè honneu à noutra brava Bordzâidze.

Gymes dè la Bordzâize ! Vo z'êtè dai tot fins po férè lè pyramidès. Vo vo z'aguelhi tant hiaut lè z'ons su lè z'autro que cllião que sont ào fin coutset risquant dè s'einboumâ contrè lè niolans, que ma fai, respect !

Ora, n'est pas lo tot; se vo z'êtè fermo quie po férè cllião pyramidès, ye faut savâi se vo z'êtè d'attaque po lè démolî, kâ y'ein a dâi z'autrè què lè voûtrès.

Ne parlo pas dè cllião que lo grand Napoléon, cé à la Joséphine, a vussès ein alleint bailli onna dédzalâie à Pharaon, et que sont fêtès ein molasse dè Crecy; mà ye parlo de 'na sorta dè pyramidès qu'on fâ avoué lè z'Anglais dè Payerno, dâi pyramidès de bocelliès de sâocece. Eh bin vo z'êtè comandâ po ein veni démolî lo décando 30 dè Mâ, à 8 hâorès dâo né, à la granta peinta dâi Trâi-Suisses, po vairè se vo pâodé cein férè prouprameint.

Veni lâi sein manquâ po férè à vairè que vo pâodé vo branquâ contrè quiet que sâi, kâ vo z'allâ vairè dai pliats eintsatellâ dè clia bouna boustifaille, dâi vretables pyramidès, quiet ! que cein va vo redzöi la panse ein vo garnesseint lo pétro. Et avoué cein onna finna gotta po vo dessâti, dâi ballès tsansons po vo férè pliési, des gandoisès po vo divertî, sein comptâ tot lo resto qu'on ne vo dit pas.

Adon on compté su vo po la bafrâie et ein atteindeint, on vo soite bin la bouna né.

LO PRÉSIDENT

Compte de menuisier.

Un de nos lecteurs nous écrit :

Monsieur,

Je viens de trouver dans de vieilles paperasses la note ci-après, fournie par un charpentier-menuisier, de village, dont la rédaction est assez amusante :

Note pour la Commission des Ecoles et pour la Municipalité ensemble réunies qui m'ont chargé de faire les travaux suivants :

En bas à la cave	
15 juin, 1 pair plot pour le vin du tonneau au régent	1.50
Un guichet pour voir clair.	70
Un tablat pour les fruits en sapin	80
2 marches pour monter en haut .	2.00
A la salle d'école.	
18 juin. 1 pupitre pour le maître	
en sapin	6. »
reblanchi la planche noire.	1. »
ligné pour la musique en rouge .	1. »
fait une petite fenêtre pour ouvrir	1.50
50 carrés d'école à deux bouts. .	3.20
1 bois en triangle pour mettre les genoux des enfants en bois dur	30
1 piclet de porte pour pouvoir entrer	20
26 juin. En haut à l'étage	
Reparé toutes les jalousies au régent	5. »
démonter et remonter une partie du plancher par terre et placer des planches	7. »
Un tabouret pour le régent qui tourne, convenu avec le syndic	4. »
3 vitres en verre	1.50
29 juin au même étage,	
fait un escalier en trois marches pour monter chez la régente. .	4. »
boucher la fente à la porte	50
1 siège neuf au cabinet et un tablat	3. »
déhors.	
3 juin. réparé les boitons pour le régent	4. »
idem le poulailler pour la maîtresse	3. »
réparer quelques petites choses que le secrétaire m'a dit.	1.50
un dégouttoir	1
Total. . fr.	56.70

La carte d'abonnement.

Un de nos amis, disent les *Annales politiques et littéraires*, propriétaire d'une délicieuse villa dans les environs de Paris, se plaignait dernièrement d'être constamment obligé d'exhiber sa carte d'abonné aux employés du chemin de fer.

— Faites donc comme fit un jour Horace Vernet, lui dit le peintre G...

— Qu'a-t-il fait ?

— Vernet habitait alors Versailles ; mais des affaires l'appelaient chaque jour à Paris, il avait pris un abonnement au chemin de fer. Au bout de quelque temps, sachant que les employés le connaissaient parfaitement, il voulut se dispenser de l'exhibition quotidienne de sa carte.

— Précisément comme moi.

— Mais l'employé de la gare de Versailles, vieux militaire, grognon et à cheval sur la consigne, s'obstina à réclamer la production de la passe en question.

— Moi aussi, j'ai eu beau réclamer